



LE
ROSAIRE
POUR
TOUS.



BULLETIN MENSUEL
PUBLIÉ PAR
LES PERES DOMINICAINS
DU
COUVENT DE ST-HYACINTHE
P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. III. No. 7 Juillet 1899.

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

GRAVURE : Bienheureuse Marguerite-Marie.....	5
La propagation du Rosaire.....	2
Pain de l'exil, pain du ciel.....	2
L'esprit de Brucker.....	3
Peut-on douter sur un tombeau.....	4
La voix du Rosaire.....	6
La justice chrétienne.....	7
La sœur de charité et le soldat aveugle.....	7

LA PROPAGATION DU ROSAIRE.

Il n'est, dans tout le monde catholique, presque personne ayant un peu de piété qui ne veuille avoir sur soi un Rosaire, ou tout au moins un chapelet ; les religieux et religieuses de presque tous les ordres, ou par leur règle ou par dévotion, le portent suspendu ou vertement à la ceinture comme signe de leur filial amour pour Marie ; les mères, même les moins dévotes, le mettent au cou de leurs petits enfants comme une sauvegarde dans tous les dangers ; il est même beaucoup de pays où les jeunes gens le portent eux aussi au cou en protestation de leur foi ; il est d'usage de le mettre avec le crucifix entre les mains des moribonds pour les soutenir contre les assauts que leur livre le démon ; enfin on veut que les morts eux-mêmes l'emportent avec eux dans la tombe.

De là vient que dans le monde catholique il n'y a plus aujourd'hui de ville, de village ou de bourg où l'on ne trouve un autel dédié à la Vierge du Rosaire, ou au moins, ça et là, son image peinte sur les maisons ; peu d'églises où l'on ne récite le Rosaire en commun au moins une fois la semaine. Beaucoup de pays, de villes et même de royaumes ont choisi la Vierge du Rosaire pour leur protectrice spéciale ; il n'y a presque pas de personne un peu dévote qui ne tienne pour sa défense et sa garde son image près de son lit ; les confréries du Rosaire se sont tellement multipliées, que pour éviter des inconvénients, on a dû ordonner que dans les nouvelles fondations la distance de deux milles serait observée de l'une à l'autre ; et il était rare autrefois de trouver un chrétien qui ne fût inscrit quelque part.

— 0 —

PAIN DE L'EXIL, PAIN DU CIEL.

Un jeune enfant de 12 ans, malade et soigné d'abord dans un des hôpitaux de Paris, n'en est sorti que pour entrer dans la maison de convalescence rue de Sèvres, où il fut préparé à la première communion. Quand le grand jour eut brillé pour lui, qu'il sentit dans son cœur, avec la présence de son Dieu, un bonheur inconnu jusque là, et qu'il craignait de perdre en rentrant dans le milieu d'où la Providence l'avait tiré, il dit à la bonne sœur qui prenait soin de lui :

— N'est-ce pas que le jour de la première communion, le bon Jésus accorde tout ce qu'on lui demande ?

—Sans doute, mon enfant ; celui qui se donne lui-même à nous tout entier, ne saurait rien refuser à celui qui vient de le recevoir.

—Ma sœur, est-il permis de demander la grâce de mourir.... tout de suite ?

—Mon cher enfant, il vaut mieux demander à Dieu que sa volonté soit faite.

L'enfant se mit à prier ; ce fut tout pour ce jour-là.

Six semaines après, on vient dire à la bonne sœur qu'un mourant la demande à la Charité. Elle y court. C'est son petit convalescent qui a été obligé de rentrer à l'hôpital.

—Ah ! c'est vous, cher enfant, qu'y a-t-il ?

—Ma sœur, je ne veux pas mourir sans vous avoir demandé pardon ; je vous ai désobéi, le jour de ma première communion. Vous m'avez défendu de demander à Dieu de mourir ; malgré cela, j'ai dit : " Mon Dieu, il me sera bien difficile de vivre en bon chrétien, dans le milieu d'où vous m'avez tiré ; appelez-moi à vous, plutôt que de me laisser devenir un mauvais sujet ; pardonnez-moi, ma sœur, je vous promets de prier pour vous, là-haut.

—o—

L'ESPRIT DE BRUCKER.

Un de ses anciens amis lui disant un jour que la foi chrétienne qui avait pu être utile aux siècles de barbarie, devenait une superstition à cette époque de clartés nouvelles, et que l'homme, aujourd'hui, n'avait plus besoin de la Révélation pour y voir clair, Brucker lui mit un livre quelconque entre les mains et l'invita à en lire une page. Pendant qu'il lit, notre ami se précipite vers la fenêtre et ferme les volets d'un geste rapide.

—Que diable faites-vous ? lui dit l'autre.

—Eh ! mon cher, je vous livre à vos propres lumières.

* * *

On vient lui dire un jour qu'un personnage de sa connaissance était sur le point de mourir et refusait obstinément le ministère d'un prêtre. Brucker y court.

—Eh bien ! mon pauvre G..., lui dit-il, ça ne va donc pas ? Savez-vous qu'on m'a fort étonné en me disant que vous vouliez partir de ce monde sans faire un brin de toilette ?

—Ecoutez, Brucker, répondit le mourant, je vous crois chrétien et chrétien sincère, et je vous trouve heureux de croire. Je voudrais croire aussi, mais je ne le puis pas. Si vous pouvez me démontrer l'existence de Dieu comme on démontre un théorème de géométrie, je vous promets de me confesser.

Que vous êtes bête, grand Dieu ! lui répond Brucker, de me demander de vous prouver l'existence de Dieu comme on démontre un théorème de géométrie !

—Et pourquoi pas ? Vous voyez bien que cela ne peut pas se prouver.

—Mon pauvre G..., la maladie vous a fait perdre la boussole. Sur quoi, je vous prie, repose la science de la géométrie ? Vous devez le savoir, vous qui êtes un grand mathématicien.

—Sur quoi ? dame, sur... sur... répond l'autre, pris au dépourvu.

—Allons, je vois que vous l'avez oublié. Elle repose sur une triple notion : la surface, qui est la négation de la profondeur ; la ligne, qui est la négation de la profondeur et de la largeur, et le point, qui est cette double négation, plus celle de la longueur. Et vous voulez que je traite la théologie qui possède la triple affirmation du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, la lumière, la puissance et l'amour, comme la géométrie qui s'assoit sur le trépied du néant ! Allons donc, mon pauvre G..., vous n'êtes qu'un imbécile.

L'argument fit effet et le malade se confessa.

* * *

Dans une autre circonstance, comme M. de Jouy exaltait devant lui les conquêtes de la science moderne, et en particulier les merveilleuses découvertes de la phrénologie, et comme il lui disait : " La dimension du crâne est un indice certain des proportions de l'intelligence," Brucker, qui avait une tête énorme, prit son propre chapeau et l'enfonça vivement jusqu'au menton du respectable M. de Jouy, en lui disant : " Monsieur, vous avez parfaitement raison."

—o—

PEUT-ON DOUTER SUR UN TOMBEAU.

Schouvaloff nous raconte que, près du lit de mort de sa femme, le dogme de la vie future se prouva à sa conscience par le besoin d'une justice rémunératrice, s'imposa à son cœur par le besoin d'une réunion finale et éternelle. " Dès le premier moment qui suivit cette belle mort, dit-il dans son livre, une pensée nouvelle, une pensée consolante vint se mêler à ma douleur : il me semblait impossible qu'elle n'existât plus. Je voyais bien qu'elle était morte ; cependant quelque chose disait en moi : elle existe encore. Je l'aime, mais qu'est-ce que j'aime en elle ? Est-ce son corps, que bientôt le tombeau voilera à mes regards ? Non, je ne puis aimer ce corps. Est-ce le souvenir de ce qui n'existe plus ? Non, ce que j'aime, existe ; et ce qui existe en elle, c'est sa beauté morale, c'est sa vertu..... Si sa vertu existe, son âme existe aussi pour en recevoir le prix. Son âme est immortelle. Dès lors, un monde nouveau apparut à mes yeux. Je fus soudainement éclairé ; et j'appris en même temps deux choses l'une par l'autre ; l'existence de la vertu et l'immortalité de l'âme."



BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE.

LA VOIX DU ROSAIRE.

Hymnes sacrés du sanctuaire
Qui parlez d'amour et d'espoir,
Echos divins de la prière
Qui du temple montez le soir ;
Murmures et voix saintes
Des augustes enceintes
Allez redire au ciel
L'*Ave* de Gabriel !

Brise des plaines embaumées
Dont Sion respire l'encens,
Senteurs douces et parfumées,
Zéphyr aux souffles caressants ;
En fuyant dans l'espace
Avec l'heure qui passe
Allez redire au ciel
L'*Ave* de Gabriel !

Foudre qui gronde sur nos têtes,
Éclair fauve au reflet sanglant,
Turbillons brûlants des tempêtes
Qui rendez l'homme tout tremblant...
A travers les abîmes,
Sur les monts et les cîmes,
Allez redire au ciel
L'*Ave* de Gabriel !

Alouette, voix de l'aurore,
Et toi, rossignol, voix du soir.
Grand aigle que le soleil dore,
Quand tu t'élances pour le voir :
Colombe à la voix douce,
Mésange au nid de mousse
Allez redire au ciel
L'*Ave* de Gabriel !

Et vous qui sortez de mon âme,
Hymnes et chants, cris et sanglots,
Accents plus brûlants que la flamme,
Soupirs plus profonds que les flots !...
Soyez une prière
A la Vierge ma mère,
Et redites au ciel
L'*Ave* de Gabriel !

LA JUSTICE CHRÉTIENNE.

L'almanach flamand, imprimé à Turnhout, sous le titre de *Allemans Gerief*, recommande avec raison aux campagnards une manière ancienne et très économique de mettre fin aux différends et aux procès.

Cette manière est en usage en Bretagne, et voici en quoi elle consiste :

Quand deux paysans ont ensemble une contestation, au lieu d'avoir recours aux tribunaux, aux avocats ou aux huissiers, ils prennent leur curé pour arbitre.

Il se rendent à l'église et demandent une messe de *conciliation*. Ils vont d'abord à confesse et s'approchent ensuite de l'autel ; le curé se lève après une courte prière ; on se rend sur le pré derrière le cimetière, et chacune des deux parties expose et défend sa cause.

Le curé prononce sa décision, et l'on rentre à l'église entendre la sainte messe ; les deux adversaires s'approchent de la table de communion et reçoivent la sainte hostie.

C'est tout.

Jamais on n'a entendu dire qu'une sentence rendue dans pareilles circonstances n'ait pas été exécutée par le perdant. Les différends n'amènent jamais d'inimitié et les frais se bornent à quelques piécets d'argent que les plaideurs glissent en passant dans le tronc des pauvres.

L'almanach ajoute avec raison que c'est simple comme la vérité et grand comme la religion.

Nous sommes heureux de constater que la *Chronique* elle-même trouve cette observation parfaitement juste.

LA SŒUR DE CHARITÉ ET LE SOLDAT AVEUGLE.

Un officier nous racontait, dit le général Ambert dans son livre *L'Héroïsme en soutane*, qu'il avait rencontré du côté de Châlons, marchant vers Paris, une sœur de charité et un soldat. Celui-ci était aveugle par suite d'une blessure à la tête. Les Prussiens l'avaient abandonné sur la route, et ses camarades, conduits en captivité, n'avaient pu le secourir. Les portes s'étaient fermées devant le soldat mutilé, et le malheureux, couvert de l'uniforme français, avait dû mendier un peu de pain pour vivre, un peu de paille pour dormir. Il serait mort au carrefour du chemin, sans la sœur de charité.

Au terme d'une carrière fort orageuse, passée en Afrique, aux compagnies de discipline, ce soldat ne possédait aucun bien. D'un caractère violent, d'une humeur difficile, il semblait repousser toutes les sympathies.

La sœur de charité prit cet homme par la main pour le conduire aux Invalides de Paris, où, disait-elle, il trouverait un asile.

Tous deux marchaient à pied, le long du chemin ; lui, sombre et silencieux ; elle, soutenue par la charité. La sœur demandait des secours pour son soldat, elle le nourrissait de la meilleure part et se faisait la servante de ce pauvre.

Les étapes succédaient aux étapes ; on marchait sous la pluie, dans la neige ; on vivait de peu, on souffrait et le soldat se plaignait souvent. La sœur lui rendait le courage en le faisant rougir de sa faiblesse.

Peu à peu, elle lui parla de Dieu et d'une autre vie ; et cet homme, qui ne voyait plus des yeux du corps, se mit à ouvrir les yeux de l'âme. La sœur lui réapprit sa première prière : *Notre Père qui êtes aux cieux, etc.*

Enfin, un jour, pendant qu'ils prenaient un peu de repos, assis sur le bord du fossé, la sœur dit au soldat : “ Vos yeux me paraissent n'avoir pas été directement atteints par votre blessure. J'ai formé un projet. Au lieu de vous conduire aux Invalides, je vous présenterai aux meilleurs chirurgiens et aux meilleurs oculistes de Paris, et je les prierai, à genoux, de vous donner leurs soins par amour pour Dieu et pour la France.... Et, si le bon Dieu vous rend la lumière, me promettez-vous que vous serez un bon chrétien ? ”

Le vieux soldat tomba à deux genoux, le front dans la poussière et resta longtemps prosterné sans prononcer une parole, mais comme étouffé par les sanglots. De son côté, la bonne sœur, qui avait déjà parlé à Dieu tant de fois, lui adressait ses plus fortes instances.

Dieu se laissa toucher, il accorda sa grâce, et trois mois après, le miracle de cette *filie du ciel* était accompli. Le soldat avait recouvré la vue.

La sœur, rentrée dans l'école, enseigna à lire aux petites filles des paysans.

Si vous allez à Notre-Dame-des-Victoires, vers les cinq heures du soir, vous y verrez un homme agenouillé près de la grille de l'autel. C'est le soldat qui prie pour la sœur de charité.